

LE MANGEUR DE POUDRE

I

LE COLPORTEUR ET LE CHASSEUR.

Un petit village placé sur le bord de l'Ohio, comme une sentinelle avancée, fut le théâtre du début de cette histoire.

L'emplacement était admirablement choisi. militairement, il présentait une forteresse naturelle, établie sur un rocher à pic, debout sur le fleuve, en forme de promontoire, et commandant toute la région environnante; un énorme Block-House (fort en troncs d'arbres grossièrement équarris) bâtie dans des proportions colossales sur le point culminant, était la citadelle la plus inexpugnable qu'eût pu rêver un ingénieur.

Au point de vue du poète, du paysagiste, c'était un asile enchanteur, plein de toutes les séductions d'une riche nature.

Des multitudes d'arbres dix fois centenaires, entrelaçant leurs longues branches échovelées formaient à perte de vue de longues allées, de profondes voûtes, où s'éteignaient graduellement les lueurs du jour et les murmures de l'air. Du pied de grands sycomores aux feuilles empourprés s'élançaient, comme des tourbillons de rameaux ou de fleurs, les guirlandes de vignes, de lierres, de guis, dont les festons interminables se balançaient avec grâce.

Sur le sol tout tapissé de mousse, couraient de petits sentiers entrecoupés de pervenches, de fougères, de fraisiers; le fleuve promenait en silence ses lames argentées sous les ronces, les chèvre-feuilles, les framboisiers, les técomas, les trènes, touffus, enchevêtrés, serpentants, hérissés de fleurs et de fruits.

De l'autre côté du fleuve ondulait une longue rangée de collines qui s'élevaient graduellement jusqu'à la hauteur des montagnes formant le fond de l'horizon.

Et au-dessus de cette luxuriante nature un ciel serain, bleu tendre, d'une transparence et d'une profondeur toutes particulières aux régions américaines qui bordent le Mississipi; une atmosphère embaumée par des milliers de senteurs sauvages; un soleil levant dont les rayons allongés plongeaient mystérieusement dans les replis des feuillages, dorant, empourprant, éclairant tout sur leur route joyeuse: un silence solennel, troublé par quelques furtifs chuchotements des bois.

La tranquillité de cette solitude fut troublée brusquement par la détonation d'une carabine. Les échos la répétaient encore lorsqu'un daim, hors d'haleine, les yeux effarés, apparut à la lisière du bois et s'élança dans la rivière. Il nagea d'abord mollement, indécis sur la direction qu'il prendrait; mais bientôt ses oreilles inquiètes saisirent le bruit fugitif des branches froissées dans la forêt; à cet indice qui lui annonçait l'approche de l'ennemi, il se dirigea par bonds désespérés vers la rive opposée.

En effet, un chasseur arriva au bout de quelques secondes, sautant d'arbre en arbre avec précision; un dernier bond allait le porter hors du fourré, lorsqu'une branche à laquelle il s'était suspendu se rompit sous son poids, et il tomba lourdement sur la pente rocailleuse.

Chose rare dans ces lieux, l'accident avait eu un témoin. Lorsque le chasseur, irrité de sa chute, se releva, il fut salué par un éclat de rire dont le timbre retentissant aurait distancé Stenter lui-même,—de bruyante mémoire;—tournant la tête dans la direction de la voix, il put apercevoir celui dont la présence inopportune se trahissait si irrévérencieusement.

Le premier mouvement du chasseur fut de rentrer dans le bois pour n'être pas vu: mais au second coup d'œil il recon-

nut qu'il était trop tard; alors, changeant de direction et tournant le dos à l'indiscret, il se mit à recharger sa carabine, en mâchonnant quelques mots ou ceux-ci: "... animal d'Yankee..." étaient seuls intelligibles.

Ainsi posée, sa grande taille se détachait en vigueur sur les tons obscurs de la forêt. C'était bien le chasseur bronzé de l'Ouest, ce type aujourd'hui absorbé par la civilisation envahissante; six pieds de haut; visage d'oiseau de proie, illuminé par des yeux noirs toujours en mouvement; bouche sévère; lèvres pincées et recourbées en arc: tournure générale disgracieuse; tel était l'exact signalement de ce rôdeur de bois.

Une carrossière en peau de loup, ornée de festons en drap jaune; une ceinture supportant, d'un côté la poudrière, de l'autre le sac à balles; un couteau long de deux pieds à poignée en corne de cerf curieusement sculptée, une longue carabine de gros calibre à canon bleu formaient l'ensemble de son équipement.

Il était chaussé de mocassins en peau de daim; des gêtres semblables, lacées autour de ses longues jambes, montaient en forme de culotte bizarre jusqu'à sa ceinture; sa veste, en velours grossier, était déboutonnée sur la poitrine, mettant à découvert un cou bruni par le soleil; les manches de ce vêtement, retroussées presque jusqu'au coude, laissaient voir des bras musculeux, sillonnés de nerfs, et avec lesquels il n'aurait pas fait bon de plaisanter.

Quand il eût fini de charger son arme, il se tourna du côté par où arrivait le rieur.

—Eh! l'ami Yankee, que cherchez-vous par ici? lui demanda-t-il d'une voix peu aimable.

—Ce que je cherche, hein? répliqua le nouveau venu; en vérité, monsieur *Tire-droit*, cette question fait partie d'une autre question que j'allais vous poser... Entendites-vous, quelquefois parler de L'ATTRACTION DE L'ADMIRATION...?

—Non! grommela sèchement le chasseur qui ne comprenait guère où le Yankee voulait en venir.

—Très-bien! très-bien! Alors je dis que c'est précisément L'ATTRACTION DE L'ADMIRATION qui m'a amené dans ces parages; j'ai entendu la détonation de votre fusil, j'ai couru pour en apercevoir l'effet, et j'ai aperçu...

Tout cela était dit avec un accent provincial qui justifiait parfaitement l'épithète d'*Yankees* dont s'était servi le chasseur.

Le nouveau venu était un petit jeune homme trapu, au visage épanoui, au sourire malicieux, au regard narquois. Ses joues florissantes attestaient qu'il ne faisait pas de longs séjours dans l'Ouest; il différait en cela des *Frontiers-men* dont le visage était plus pâle et l'embonpoint moins rebondi.

Il tenait à la main une branche de saule fraîchement arrachée de l'arbre, et, tout en marchant avec nonchalance, paraissait s'appliquer fort sérieusement à en découper l'écorce en spirale. Sa physionomie annonçait du reste une parfaite satisfaction de lui-même.

—Vous feriez mieux, monsieur *Baguenaudin*, répondit le chasseur avec un dédain profond, de vous consacrer à votre carriole et à vos casseroles que de venir rôder autour de moi: vous me trouverez trop bon tireur pour vous.

—Pshaw! aujourd'hui ce n'est pas mon opinion, reprit le colporteur avec un sourire de mépris, en voyant le chasseur s'approcher de lui.

—Passe ton chemin! Yankee! je suis dangereux!

—Comme cet infortuné daim, qui court encore, peut en fournir la preuve.

Et le colporteur partit d'un grand éclat de rire.

—Regarde par ici, étranger, hurla le chasseur hors de lui, tu vas te froter à une rude écorce. Si c'est une bonne rossée qu'il te faut, je suis homme à couler à fond tout un radeau de ces Yankees du Lac Salé. Mais si tu veux conserver tes os dans ta peau, file ton nœud, laisse-moi tranquille. Il ne fait pas bon marcher sur les talons d'un forestier du Kentucky.

—Excusez! Ned Overton! répliqua le colporteur riant plus fort, vous parlez comme si vous aviez, ce matin, un estomac de force à manger un buffle à déjeuner, cornes et peau avec!